

tel, se présenta un jour au regards du peintre avec la figure du défunt... Gérard en fut épouvanté au premier abord, jusqu'à se trouver mal; mais, s'étant remis, il se hâta d'en tirer l'esquisse qu'il fit graver.

Grétry, à la répétition d'une de ses pièces, s'adressant à Martin, lui disait :

"Pour vous, Monsieur, je n'ai point d'instruction à vous donner, votre talent et votre esprit vous en diront plus que mes leçons n'en pourraient faire entendre."

Combien d'artistes qu'on applaudissait hier encore, et dont le nom est maintenant oublié! Voilà plus de trente ans que Martin a disparu de la scène, et son souvenir vit toujours dans le cœur et dans l'imagination de ceux qui ont pu apprécier cet organe mélodieux et enchanteur.

VI

Coup d'œil sur l'Académie impériale de Musique—Jugement de Napoléon sur le rôle de cette institution.—Les *Bardes*—Anecdote sur la première représentation de cet opéra.—Lettre curieuse de Lesueur à Napoléon

Notre Académie de Musique est une institution éminemment nationale qui se rattache aux plus glorieux souvenirs. Fondée à l'époque la plus brillante de la monarchie française, où Louis XIV, par sa puissante initiative, donnait une impulsion si féconde à tous les arts de la pensée et de l'imagination, le Grand-Opéra eut sa part des splendeurs de ce règne merveilleux. C'est dans ce sanctuaire du drame lyrique que Lully et Rameau, deux génies immortels, commencèrent l'éducation musicale de la nation. Plus tard des chants inspirés venus de l'Italie et de l'Allemagne répandirent dans les veines de notre Grand Opéra une nouvelle sève. Deux réformateurs qui, à des titres divers, ont laissé des traces ineffaçables, Gluck et Sacchini, ouvrirent à l'art de plus larges horizons.

Frappée d'impuissance et de torpeur pendant la tourmente révolutionnaire, l'Académie de Musique retrouva tout son éclat aux premiers symptômes de l'ordre et de la paix. Le génie organisateur de Napoléon, ce génie qui embrassait jusqu'aux moindres détails de la constitution de la société, recueillit les débris épais de nos institutions musicales; il les ramma de son souffle, leur donna de la vigueur, de la consistance, de l'homogénéité.

On peut l'affirmer sans crainte d'être contredit: le Consulat et l'Empire furent pour notre Académie de Musique une ère de prospérité et de splendeur, de nouveaux compositeurs s'étaient formés, aux grandes traditions de la fin du dernier siècle, ils ajoutaient les trésors de leur inspiration personnelle. Après s'être assimilé les combinaisons et les procédés des grands maîtres, ils sentirent qu'ils devaient faire autrement que leurs devanciers. Ne point avancer dans la carrière des arts, c'est rétrograder, ainsi pensèrent les régénérateurs du Grand Opéra au commencement de ce siècle, les Méhul, les Spontini, les Lesueur, les Chérubini, etc.

À quelque école qu'on appartienne, on ne peut contester les immenses services rendus par ces compositeurs. Les progrès de la science moderne, et les richesses mélodiques que des études plus profondes nous ont révélées, ne doivent pas nous rendre ingrats envers ceux qui ont été nos précurseurs et nos maîtres. Ils furent vraiment des hommes d'initiative, quelques-uns même produisirent des chefs-d'œuvre dont le temps n'a point effacé les beautés. Et la reconnaissance, autant que l'intérêt de l'art, ne commandait-elle pas de maintenir leurs productions au répertoire de l'Opéra, qui serait ainsi le panthéon de toutes les gloires musicales? Napoléon, qui possédait au plus haut degré le sentiment du grand et du beau, appréciait autrement qu'on ne l'a compris depuis le rôle de l'Académie de Musique. Voici quelques fragments d'une lettre qu'il écrivait en 1803 à M. Bonnet, directeur de l'Opéra.

"Monsieur, croyez que je prends le plus vif intérêt à tout ce que vous faites pour la prospérité de l'Opéra français. Ne doutez pas de mon empressement à encourager un théâtre qui a pour mission de répandre le goût des chefs-d'œuvre

de tous les maîtres anciens et nouveaux. Continuez à accueillir tous ce qui a du génie, sans système exclusif, sans acception de personnes. C'est le seul moyen d'entretenir l'émulation dans la grande famille des musiciens et des artistes."

Ces observations ont encore aujourd'hui tout le mérite de l'apropos. Elles prouvent l'importance que Napoléon attachait aux représentations de l'Académie de Musique. Sous le Consulat et l'Empire, les intérêts de ce théâtre fixèrent souvent son attention.

Au premier rang des compositions musicales qui, à cette époque, parurent sur la scène de l'Opéra, il faut citer les *Bardes* de Lesueur, la *Vestale* et *Fernand Cortez*, de Spontini. On lira avec intérêt quelques détails sur ces ouvrages.

L'apparition des *Bardes* fut entourée de circonstances qu'il importe de rappeler, parce qu'elles se rattachent au mouvement littéraire qui se produisit dans les premières années du règne de Napoléon.

Déjà le public commençait à se détacher des formes usées et décrépités. Le besoin d'une rénovation se faisait sentir dans le domaine de la poésie. Les premiers écrits de madame de Staël et de Chateaubriand ouvraient des routes inexplorées. C'est alors que les chants d'Ossian, déjà popularisés en Angleterre par Macpherson, furent traduits en français par Lotouneur. Ils produisirent chez nous une sensation profonde. Napoléon les lut avec le plus vif intérêt. Il dit un jour à la Malmaison, où se trouvaient réunies plusieurs illustrations des arts et de la littérature :

"J'aime Ossian, sa lecture inspire des sentiments héroïques. Ses tableaux sont parfois nébuleux, mais sa mythologie qui peuple les airs de héros est d'une nouveauté qui plaît à l'imagination. On dit qu'il est monotone et qu'il se répète souvent; c'est le propre de la mélancolie qui revient sur la même idée, et je ne lui en fais pas un reproche."

Cette prédilection de Napoléon explique la vogue prodigieuse qu'obtinrent les chants d'Ossian. Gérard et Girodet y puisèrent le sujet de deux superbes tableaux; on ne vit plus sur tous les pianos que des mélodies ossianiques. L'Académie de Musique céda à son tour à l'entraînement universel. Méhul fit jouer son opéra d'*Uthal* et Lesueur sa partition des *Bardes*.

Les *Bardes*, de Lesueur, furent représentés à l'Académie de Musique, le 16 juillet 1804, et, malgré trente degrés de chaleur, la foule qui envahissait la salle et les abords du théâtre était si compacte et si serrée, que, pendant un grand nombre de représentations, on renvoyait toujours plus de deux cents personnes. Le public qui stationnait à la porte du théâtre pendant cinq à six heures s'ennuyait, s'impacientait, trépidait, et, pour se distraire, inventait les plus bizarres facéties. Un de ces amusements consistait à tirer les sonnettes des employés de l'Opéra, jusqu'à ce qu'elles fussent toutes cassées. C'était un affreux charivari. Mais, que voulez-vous qu'on fit pendant six heures d'attente? Il fallait bien passer le temps?

Tout a été dit sur la musique des *Bardes*. Nous ne recommencerons pas une analyse de cet opéra; nous aimons mieux citer les jugements de quelques contemporains célèbres.

Voici la lettre que Paisiello écrivait à Lesueur en 1804.

"Monsieur,

"Je ne trouve pas d'expression assez forte pour exprimer le plaisir et l'étonnement que j'ai éprouvés à la représentation de votre opéra des *Bardes*. Tout y est sublime, tout y est original, tout y est dans la nature, sublime, parce que vous avez su maîtriser toutes vos idées, et les conduire avec cette élévation, cet empire que l'art exige, original, parce que vous n'avez imité personne, dans la nature, parce que vous avez l'art de faire chanter comme on parle, c'est-à-dire avec cette progression de voix et cet accent de l'âme, véritables images des accents de la parole. Cette simplicité admirable et ce grand goût de l'antique furent peu connus de nos anciens auteurs."